

Notes de lectures de Georges Leroy

décembre 2015

★ pas d'intérêt, ★★ peu d'intérêt, ★★★ un certain intérêt,
★★★★ un grand intérêt, ★★★★★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

2084



★★★★☆

Boulem Sansal

Gallimard, 280 p., 19,50 €.

Nourri par un islamisme de type occidental, organisé avec des têtes et des infrastructures intellectuelles et industrielles, et qui s'appuie évidemment sur l'énergie et les moyens du monde musulman, l'Abistan, empire aux 60 provinces, tire son nom du prophète Abi, « délégué » de Yölah sur terre. Son système est fondé sur l'amnésie et la soumission à un dieu unique. Toute pensée personnelle est bannie, un système de surveillance omniprésent permet de connaître les idées et les actes déviants. Officiellement, le peuple unanime vit dans le bonheur de la foi sans questions.

Obéissance, soumission, amnésie, surveillance, patience, ignorance, justice expéditive rythment le quotidien des sujets, interdits de circulation sauf, suprême honneur, pour

participer au pèlerinage dans l'un des lieux saints foulés par Abi.

La trentaine, parfait croyant natif de la capitale Qodsabad, Ati n'a pas été choisi pour effectuer le pèlerinage, mais pour soigner sa tuberculose dans un sanatorium perché sur une lointaine montagne. Il en reviendra guéri, mais durablement troublé pour avoir traversé des territoires de désolation et, surtout, rencontré Nas, l'ethnologue fonctionnaire qui vient de mettre au jour un village antique parfaitement intact "propre à révolutionner les fondements symboliques de l'Abistan".

À sa grande frayeur, le voilà en proie au doute, signe distinctif de la mécréance, dûment pourchassée par l'Appareil. Et le voilà qui rêve de la Frontière, celle dont on dit qu'elle n'existe pas. Une perplexité qui le poussera à franchir les murailles vertigineuses de la Cité de Dieu, à arpenter un mystérieux musée du XXe siècle, et à se retrouver au cœur d'une conspiration clanique - des plus classiques, elle. Ati met en doute les certitudes imposées. Il se lance dans une enquête sur l'existence d'un peuple de renégats, qui vit dans des ghettos, sans le recours de la religion...

Au fil d'un récit débridé, plein d'innocence goguenarde, d'inven-

tions cocasses ou inquiétantes, il s'inscrit dans la filiation d'Orwell pour brocarder les dérives et l'hypocrisie du radicalisme religieux (islam) qui menace les démocraties. Faut-il croire au pouvoir de la littérature ?

Au pays d'Alice



★★★★☆

Gaëlle Bantegnie

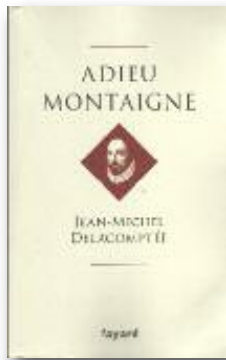
Gallimard, 220 p., 18 €.

Ce livre raconte les quatre premières années d'une petite fille d'aujourd'hui. Une période, rarement décrite dans les livres, où rien n'est encore fixé, ni le langage ni la motricité.

En s'exerçant à regarder le monde à la hauteur d'Alice, l'auteur redécouvre les objets, les gestes, les paroles qui le peuplent et auxquels l'adulte s'est accoutumé. Une expérience aussi sérieuse que légère qui la rapproche de sa fille et la conduit à réexaminer notre rapport au quotidien.

Avec ce troisième ouvrage, l'auteur poursuit son travail d'exploration des bouleversements invisibles de l'existence, qu'elle mène avec un sens aigu du détail. Où l'on redécouvre la beauté et la fraîcheur de l'enfance.

Adieu Montaigne



★★★★☆

Jean-Michel Delacomptée

Fayard, 200 p., 17 €.

Notre époque déserte les livres mais se prend de passion pour Montaigne. Jamais il n'a suscité un pareil flot d'ouvrages, des plus accessibles aux plus érudits, tous pénétrants, alertes, et certains estampillés à bon droit succès de librairie.

Prudence, néanmoins. Cassandre malgré lui-même? « Me reprochant ce que je redoute, j'entends un chant du cygne dans cet enthousiasme » dit l'auteur. En effet en classe, on n'enseigne plus les Essais. Le public célèbre-t-il ce qui va disparaître?

Montaigne incarne le pouvoir créateur du verbe auquel nous ne croyons plus, mais dont, souterraine, la nostalgie nous reste. Dans la serre où prolifèrent les chiffres que nous cultivons comme aucune civilisation avant nous, il nous manque un supplément d'âme. On le loge dans le désir sans bornes de biens superflus: illusion désormais évidente que dé-

nonçait le petit châtelain chauve à la moustache fournie, presque toujours vêtu de noir et de blanc sous sa calotte, qui parlait comme il agissait, écrivait comme il parlait, et s'essayait à vivre selon la nature.

Dire adieu à Montaigne serait troquer l'humanisme qui s'attache à son nom contre un futur strictement prosaïque, où l'humanité, enclose dans sa bulle étanche, se penserait maîtresse de l'univers, sans limites à sa toute-puissance. C'est ce qui se joue au-delà des Essais.

L'auteur nous invite, dans ce nouvel essai lumineux, à délaisser cet excès d'amour-propre qui se plaît à faire de Montaigne « notre contemporain » quand il est celui du genre humain ou, en d'autres termes, à nous rapprocher de lui au lieu de l'attirer à nous.

Le bercail



★★★★☆

Marie Causse

Gallimard, 250 p., 20 €.

Esther est une petite jeune femme qui, pour se payer ses études, fait des ménages chez les personnes âgées de son patelin, au fin fond du Massif Central. En même temps qu'elle astique la cuisinière ou fait les poussières, elle les fait parler de la guerre, sa curiosité sur ce sujet étant sans limite.

Un jour, on enterre Marthe, une dame centenaire, renfermée sur elle-même, chez qui Esther n'est jamais allée. Elle sait juste qu'une rumeur circule dans le village, concernant Odette, la fille de Marthe et Alphonse, frère aîné du grand-père d'Esther. Que s'est-il passé en 1944? Pourquoi Alphonse a été fusillé? Odette, amoureuse éconduite, aurait-elle dénoncé celui pour qui elle soupirait? Mais dans le village, c'est le mur du silence qui s'abat sur cette histoire. D'autant qu'Odette débarque et s'installe dans la maison de feu sa mère...

Si l'histoire d'Esther et de son village est symptomatique des années d'après-guerre, il est possible au lecteur de préférer la seconde partie du livre. Cette fois, plus de mise en scène, plus de roman. Esther redevient Marie, la narratrice, qui raconte l'histoire de sa famille. Elle part en quête, dans les archives et auprès des derniers anciens, de l'histoire de son arrière-grand-père, arrêté par un Français et mort en déportation, dénoncé pour avoir une cache d'armes dans un cabanon au fond d'un de ses champs. Mais... et si c'était pour couvrir son fils unique, François, que l'arrière-grand-père de Marie s'était constitué prisonnier?

Pour honorer sa mémoire et aider sa grand-mère à comprendre pourquoi son père avait été tué, l'auteur va enquêter pendant plusieurs mois et nous fait revivre, dans cette seconde partie, la traque à l'indice, les journées aux archives.

C'est beau, émouvant, triste et fort à la fois. L'auteur a une force d'écriture, une beauté des intentions qui font de son livre, non pas un énième récit sur la guerre, mais un hymne d'amour à ses ancêtres.

Autour de 14-18, nouvelles figures de la pensée



★★★★☆

Ss dir A Compagnon

Odile Jacob, 230 p., 27 €.

Le premier conflit mondial suscite partout un intérêt que l'on n'aurait pas pu prévoir il y a vingt ou dix ans, comme si, après la disparition des derniers anciens combattants, on prenait seulement la mesure de la marque imposée par la guerre sur le siècle qui a suivi. Bref, la Grande Guerre n'a pas cessé de nous fasciner, cent ans après.

Tout semble avoir été dit sur les responsabilités dans le déclenchement des hostilités, sur l'horreur des tranchées, sur les mécomptes des traités de paix. Il reste pourtant bien des questions, notamment sur la longue sortie de la guerre.

Rassemblant les contributions d'un colloque, ce livre ne traite pas des événements, largement abordés ailleurs, mais des signes avant-coureurs, des bouleversements advenus lors du conflit, de leurs effets à long terme. L'accent portera sur les ruptures et les reconfigurations dans les sciences, la société, les mentalités, les représentations, la philosophie, les lettres, les arts, qu'elles aient été

ou non provoquées directement par la guerre.

Elle nous apparaît comme un moment de profonde rupture non seulement historique et géopolitique, mais aussi épistémologique et même civilisationnelle. Nos manières de comprendre le monde, de le voir, de le penser, ont été transformées autour de ces années-là. Quel rôle le conflit a-t-il joué dans ces bouleversements? Dans quel contexte intellectuel s'est-il déclenché? Et quels en ont été les effets à long terme – les ruptures et les reconfigurations dans les sciences, la philosophie, les lettres, les arts, les représentations, les mentalités, la société? Un livre très complet.

Aux origines des éditions du Seuil



★★★★☆

Hervé Serry

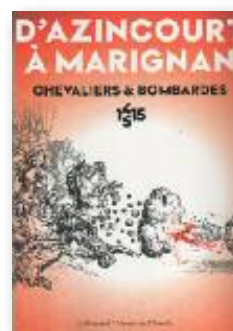
Le Seuil, 150 p., 12 €.

Les Editions du Seuil ont été fondées en 1935 par Henri Sjöberg, un publicitaire en mal d'engagement dans la tourmente des années d'avant-guerre. Son mentor, l'abbé Jean Plaquevent, joua un rôle considérable dans ces débuts. Deux ans plus tard, Jean Bardet et Paul Flammant, deux jeunes bourgeois partageant le même goût pour l'action

(et le scoutisme), prennent les rênes du petit attelage.

1935-1940 : voici racontées, pour la première fois, les tribulations de quatre aventuriers de l'esprit qui fondèrent l'une des institutions intellectuelles et littéraires les plus influentes de la France contemporaine. Ce volume est publié à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la création des Editions du Seuil.

D'Azincourt à Marignan



★★★★☆

Ss dir A Leduc

Gallimard, 270 p., 35 €.

En France, au début du XV^e siècle, le modèle de l'armée féodale atteint ses limites. La bataille d'Azincourt (1415) annonce la fin de la chevalerie et le début de la suprématie des armes à distance sur la mêlée, suprématie que renforce l'apparition de l'artillerie.

Le milieu du XV^e siècle marque un tournant décisif dans l'organisation de l'armée, dans la conduite de la guerre et dans les moyens techniques utilisés. L'action de Jeanne d'Arc, aussi brève que marquante, témoigne du retour à une politique offensive de la France. Charles VII entreprend de grandes réformes militaires. Plus professionnelle, dotée d'une artillerie plus mobile et performante, l'armée royale permet au souverain de re-

conquérir les territoires occupés par les Anglais, de mettre un terme à la guerre de Cent Ans et de conquérir les grands duchés indépendants. En 1515, avec la victoire de Marignan, François 1^{er} renoue avec la tradition du roi chevalier, guerrier et victorieux... pour combien de temps ? Un livre fort bien documenté où s'affrontent derrière les hommes, les valeurs et la technique.

L'aubaine d'être né en ce temps



★★★★☆

Fabrice Hadjadj

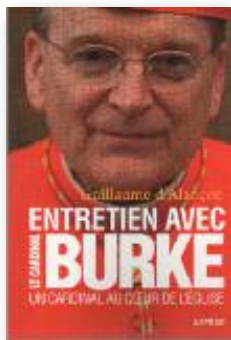
L'Emmanuel, 80 p., 8,50 €.

La foi en Dieu implique la foi en l'aubaine d'être né dans un tel siècle et au milieu d'une telle perte. Elle commande une espérance qui dépasse toute nostalgie et toute utopie. Si nous sommes là, c'est que le Créateur nous veut là. Nous sommes en un temps de misère, c'est donc le temps béni pour la miséricorde. Il faut tenir notre poste et être certains que nous ne pouvions pas mieux tomber.

Avec l'intelligence et la liberté qu'on lui connaît, le philosophe dramaturge indique quelques principes lumineux sur l'art et la manière d'évangéliser dans le monde d'aujourd'hui... Il nous rappelle en quoi l'annonce de la foi diffère d'une

propagande idéologique et comment tout croyant est appelé à sortir de lui-même pour se laisser interpeller par les signes des temps. Il offre une vision prophétique de la société moderne et des enjeux de l'évangélisation contemporaine.

Entretien avec le Cardinal Burke



★★★★☆

Guillaume d'Alançon

Artège, 230 p., 20 €.

Lorsque, en 1948, Mme Burke attendit son sixième enfant, elle tomba malade. Son médecin lui conseilla d'avorter : elle avait déjà cinq fils, ce n'était pas très raisonnable d'en avoir un sixième. Les parents tinrent bon. Et Raymond Burke naquit quelques mois plus tard. « *Je suis donc très touché par la défense de la vie, car j'aurais très bien pu être tué* », déclare ce dernier à Guillaume d'Alançon, délégué épiscopal pour la famille du diocèse de Bayonne, à qui il a accordé un livre d'entretien.

Après avoir évoqué son enfance de fils d'agriculteur d'origine irlandaise, le prélat y aborde les principaux sujets brûlants de l'Église aujourd'hui, à sa manière à la fois franche et très simple : la liturgie, le mariage, la filiation, la famille, et l'amour, qui résume tout. « *L'amour authentique vient du cœur sacré de*

Jésus qui nous enseigne l'amour vrai, jusqu'à donner sa vie pour l'autre. » Figure importante de la curie romaine, ancien préfet du tribunal suprême de la Signature apostolique sait de quoi il parle en matière de mariage.

C'est à la fois une autobiographie, mais également une vision de l'Église et de la place des chrétiens dans le monde que dessine le cardinal. On y découvre un homme très éloigné des caricatures que l'on dresse de lui : doux et attentif, soucieux des âmes, et fidèle à la doctrine de l'Église, acceptant de proclamer la foi sans compromission, tout en respectant les opinions des autres. Ce livre permet également de mieux appréhender la vision du monde du catholicisme américain, ce qui est d'autant plus important que ces catholiques jouent un rôle important dans l'actuelle géopolitique du catholicisme. L'actuelle géopolitique du catholicisme.

Appartenir



★★★★☆

Séverine Werba

Fayard, 260 p., 18 €.

De la guerre, de la déportation et de la mort de ses proches, Boris, le grand-père de la narratrice, n'a jamais parlé. Autour de lui chacun savait, mais, dans l'appartement du

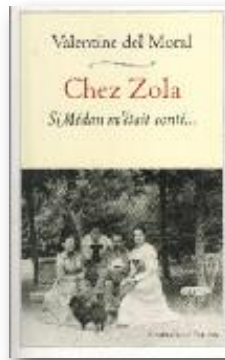
30, rue de Leningrad, que tout le monde appelait « le 30 », le sujet n'était jamais évoqué. Et puis Boris est mort. La jeune femme, la narratrice, a vécu un moment au 30, en attendant que l'appartement soit vendu, elle avait vingt ans, et elle a cédé à une bibliothèque les livres en russe et en yiddish de son grand-père. Plus personne ne parlait ces langues dans la famille. Ce n'est que dix ans plus tard, au moment de devenir mère, que s'est imposé à elle le besoin de combler ce vide et de reprendre le récit familial là où il avait été interrompu. Moins pour reconstituer le drame que pour réinventer des vies.

Retrouver les rues de Paris autrefois populaires où vivaient Rosa, la sœur de Boris, avec sa fille Lena, déportées en 1942 ; voir ce village lointain d'où son grand-père était parti pour se créer un avenir qu'il espérait meilleur ; entendre couler cette rivière d'Ukraine sur laquelle, enfant, il patinait l'hiver. Comprendre où ils vécurent et furent assassinés.

Alors elle se lance dans une quête mémorielle : elle cherche, fouille, interroge, voyage, croisant la mort à chaque pas dans son étrange entreprise de rendre la vie à ces spectres. C'est une quête insensée, perdue d'avance, mais fondamentale : celle d'une identité paradoxale qu'il lui faut affirmer.

L'auteur nous livre une enquête profane, intense, et part à la recherche de l'histoire dont elle procède comme d'elle-même. Elle montre qu'écrire est sans doute la façon la plus poignante de rompre et d'appartenir. Une quête sur les origines... ce besoin irrésistible de chaque homme de connaître son identité.

Chez Zola, si Médan m'était conté



★★★★☆

Valentine del Moral

Fallois, 230 p., 18€.

Emile Zola ? L'auteur des Rougon-Macquart. Et puis ? Le chef de file du Naturalisme. Mais encore ? Le héraut de l'Affaire Dreyfus. Et pourtant ! C'est en poussant la porte de sa maison de Médan que l'on découvre son véritable visage. Zola, qui arrivé jeune homme à Paris, n'eut de cesse de déménager. Louer, il semble qu'il n'y ait eu que cela de vrai.

En 1877, l'Assommoir vint et la reconnaissance, le succès et l'aisance. L'aisance qui permet à Zola qui sur un coup de foudre d'acheter pour la première et dernière fois de sa vie une maison : Médan.

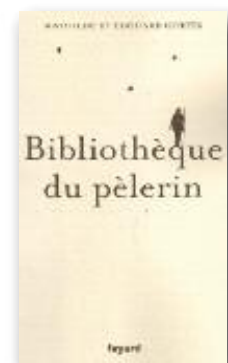
Médan, c'est le portrait craché d'Emile qui se révèle, à son contact, bâtisseur fantasque, moderniste déclaré, directeur de ménagerie, jardinier éclairé, cycliste enragé et surtout photographe de génie. La maison docile se laisse faire et accepte d'être marquée de nombreux stigmates littéraires. Elle protège le travail de l'écrivain propriétaire. Nulla dies sine linea (pas un jour sans écrire !). Elle accueille les amis d'enfance et de littérature, Cézanne et Maupassant en tête, les

disciples et les enfants de tout ce petit monde. Médan, c'est aussi la maison qu'il partage avec sa femme Alexandrine et qu'il tentera en vain d'ouvrir à sa maîtresse Jeanne et à leurs deux enfants Denise et Jacques.

Alternativement écrivain solitaire et amphitryon débonnaire, Zola y porte tour à tour les casquettes de bourgeois-bohème, de gentleman-farmer et d'Écrivain-Soleil jusqu'à ce qu'il publie J'Accuse ! Et voilà Médan outragé ! Médan martyrisé ! Médan finalement libéré ! Mais à quel prix...

A la mort de Zola, le domaine est désossé et devient une maison au bois dormant. En octobre 2015, elle renaît de ses cendres (financée par P Bergé !).

La bibliothèque du pèlerin



★★★★☆

Edouard et Mathilde Cortès

Fayard, 360 p., 19 €.

Marcher et donner du sens à ses pas, voilà ce que le pèlerin aime voire recherche. Après trois pèlerinages à pied vers Compostelle, Jérusalem et Rome, les auteurs ont rassemblé ici quelques fleurs cueillies au bord du chemin et au fond de la bibliothèque. En effet en 2007, leur voyage de noces les mène à pied de Paris à Jérusalem. Trois enfants plus tard, ils repartent en famille

vers Rome. Un couple d'écrivain voyageur.

Un pèlerin, même solitaire, ne marche jamais seul. Chaque pèlerin a toujours le sentiment de prendre part à une aventure collective. Sur la route ou dans les lignes, ils se savent rejoints, non par des fantômes, mais par une compagnie, des frères aînés, des amis. Ces pèlerins nous précèdent par monts et par mots. Les auteurs ont sélectionné une cinquantaine de textes sur le pèlerinage, anciens et contemporains, qui les ont portés dans leur marche ou dans leur foi.

Parmi les auteurs : Paule Amblard, Geneviève Duboscq, Gaële de La Brosse, Ignace de Loyola, Luc Adrian, Pétrarque, Jean-Christophe Rufin, Alix de Saint-André, Léon Tolstoï, Chateaubriand, Péguy ... Et une nouvelle inédite de l'auteur. Le florilège indispensable de tout marcheur, de tout quêteur de foi.

C'est la révolution qui continue



★★★★☆

Emmanuel de Waresquiel

Tallandier, 430 p., 24 €.

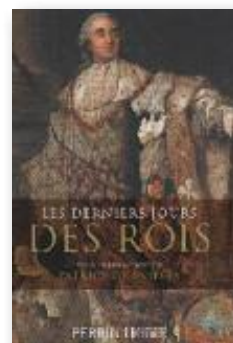
La période de la Restauration, qui a débuté il y a tout juste 200 ans et a duré aussi longtemps que le Consulat et l'Empire, est une période

absolument cruciale dans notre histoire. Elle a dû à la fois stabiliser une société française profondément bouleversée par la Révolution et l'Empire, meurtrie par des guerres civiles actives ou larvées et réinstaller en Europe une France amputée et humiliée après le désastre des Cent-Jours. Que faire avec les élites anciennes, celles de l'Ancien Régime, celles de la Révolution et celles de l'Empire ? Comment concilier le retour des Bourbons avec le principe électif affirmé par les idées nouvelles ? Comment payer les lourdes indemnités de guerre imposées par les alliés ? Et surtout comment pacifier les cœurs et les esprits ? Les solutions imaginées et les décisions prises, inspirées en partie par le modèle anglais, ont eu des effets sur l'ensemble du XIXe siècle. Depuis plus de vingt ans, Emmanuel de Waresquiel multiplie les études sur la Restauration : les hommes, les institutions, la société, les doctrines et certains événements clés. Réunies ici, elles convergent pour montrer que ce régime, loin de n'être qu'une entreprise réactionnaire de rétablissement d'un ordre social révolu, a tenté une synthèse originale. Un contemporain n'a-t-il pas déclaré sans hésiter : "C'est la Révolution qui continue !" Alors que « La Révolution est fixée aux principes qui l'ont commencée ; elle est finie ! » disait Bonaparte au lendemain du 18 Brumaire. Elle n'en continuera pas moins son travail de sappe et de recomposition sociale.

Sous la Restauration qui trouve sa légitimité dans le « vieux » droit divin tout en inventant l'un des régimes les plus libéraux d'Europe, on se repose la même question :

comment terminer la Révolution ? Elle a été le fil rouge de cette époque. Elle habite tous les débats et tous les milieux. En enfermant la nation dans l'État, en la laïcisant à marche forcée, elle a créé une situation unique, une sorte d'exception française. Avec elle, tout est devenu politique et logiquement, tout s'est mis à tourner autour d'elle. On l'a cherchée partout, dans l'étude du passé, dans les mœurs nouvelles, dans ses mythes et dans ses lois, dans la reprise de ses combats et dans la consolidation de ses acquis. Elle ne s'achève pas sous la Restauration, au contraire. Au contact de cette dernière, elle donne tout son sens à ce que sera le XIXe siècle et à ce que sont encore un peu aujourd'hui nos habitudes et nos comportements.

Les derniers jours des rois



★★★★☆

Patrice Gueniffey

Perrin, 360 p., 20 €.

Ce bel ouvrage raconte, par les meilleurs historiens, les derniers jours des rois et des empereurs de France et des Français. Comment sont morts les principaux souverains qui ont fait la France de Charlemagne à Napoléon III ? Les meilleurs historiens actuels répondent à cette question dans des contributions qui conjuguent exigence scientifique et

écriture enlevée. Qu'elles soient criminelles, accidentelles, longues ou spectaculaires, toutes les morts sont à la fois tragiques et éminemment politiques, comme le démontre la préface. La mort du monarque est paradoxalement le moment clé de son existence car elle conditionne son inscription dans la postérité. Sa fin marque un commencement car elle l'oblige à s'élever au-dessus de la souffrance par l'exemplarité et le sens de la grandeur. Ce "savoir-mourir" est l'apanage des hommes d'Etat. Riche en anecdotes et découvertes, cet ouvrage sans précédent offre ainsi un regard inédit sur le tragique et la mystique du pouvoir à la française.

Le diable met le feu à Notting Hill



★★★★☆

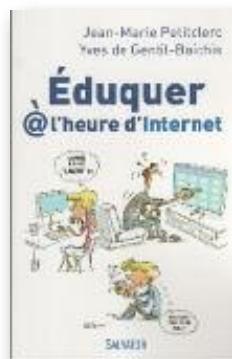
Rachel Johnson

de Fallois, 250 p., 20 €.

Les Fleming sont de retour à Notting Hill, après six ans passés à la campagne. Mimi, la journaliste héroïne dans «Le diable vit à la campagne», et Ralph, son mari, retournent à Notting Hill, quartier aisé de la capitale anglaise. Sentiments et politique viennent chambouler le quotidien de Mimi. Une satire sociale sur le monde fait d'excès et de potins des Londoniens branchés. Un livre

sans prétention, reflétant l'esprit du monde actuel !

Eduquer à l'heure d'internet



★★★★☆

Jean-Marie Petitclerc

Salvator, 110 p., 12 €.

C'est un fait, Internet et les réseaux sociaux font désormais partie de notre vie. Difficile (voire impossible) de diaboliser cet outil qui a révolutionné nos relations avec les autres et avec le monde entier. L'un de ses effets les plus spectaculaires est qu'il bouleverse totalement la relation éducative et le rapport aux jeunes, tant au niveau du savoir, de la transmission des valeurs que de l'initiation à l'expérience religieuse. Enseignants, parents, éducateurs en perdent parfois leur latin, et voient leurs jeunes accéder plus vite qu'eux à des pans de connaissance ou aux réalités les plus diverses, pour le meilleur et pour le pire. Un religieux et éducateur, Jean-Marie Petitclerc, et un journaliste, Yves de Gentil-Baichis reviennent sur cette question. Si internet modifie profondément la démarche intellectuelle, s'il permet de rapprocher les gens qui vivent seuls et favorise la liberté d'expression, il peut avoir aussi des effets dangereux et appelle donc à un discernement. C'est aux éducateurs de relever ce nouveau défi,

pour aider les jeunes à grandir dans ce mode nouveau et avoir les instruments de bon sens nécessaire pour s'y retrouver.

La boîte à outils de la stratégie



★★★★☆

Bertrand Giboin

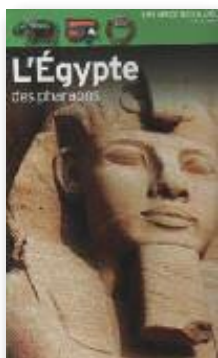
Dunod, 190 p., 26,50 €.

Comment situer la stratégie dans la politique d'entreprise ? Comment établir un diagnostic stratégique ? Comment représenter le portefeuille d'activités de l'entreprise ? Comment élaborer une stratégie générale et une stratégie par activité ? Comment organiser l'entreprise ? Comment améliorer les processus de décision ? Comment utiliser l'identité de l'entreprise afin d'affirmer sa stratégie ? Comment appréhender le management stratégique, le métier du dirigeant ?

Cet ouvrage propose 56 outils opérationnels et méthodes indispensables pour aborder toutes les dimensions de la stratégie d'entreprise. Tout responsable d'entreprise a besoin de modèles pour analyser, organiser, mettre en œuvre la stratégie au sein de la structure dont il a la charge. Il doit pouvoir appréhender les processus de décision et de pouvoir, analyser l'identité et l'image de l'entreprise.

Traité de façon synthétique et pratique, chaque outil est décrit en 2 ou 4 pages, comprenant l'essentiel en français, les objectifs spécifiques, le contexte d'utilisation, les étapes de mise en œuvre, les avantages et les précautions à prendre, ainsi que des conseils méthodologiques. Certains outils font l'objet d'un approfondissement et d'un cas d'entreprise (ou d'un exemple).

L'Égypte des pharaons



★★★★☆

George Hart

Gallimard, 70 p., 13 €.

Comment les pyramides ont-elles été construites ? Qui a découvert la tombe de Toutankhamon ? Quels dieux adoraient les Égyptiens ? Sait-on déchiffrer leur écriture ? Quels étaient leurs jeux ? Comment ont été construits les grands temples et les tombes royales ?

Découvre la vallée du Nil, le pouvoir des pharaons, la vie quotidienne des paysans et des artisans, les rituels funéraires et le mystère des grandes pyramides.

Cet album permet de voir comment les Égyptiens momifiaient un mort et le préparaient pour son voyage dans l'au-delà. Il permet aussi de comprendre la vie quotidienne des Égyptiens et l'organisation du royaume sous l'autorité du pharaon. Le

lecteur découvre aussi l'importance centrale du Nil dans cette civilisation : de ses bienfaits pour l'agriculture jusqu'aux techniques de navigation. Des textes très accessibles et des illustrations captivantes. A partir de 9 ans.

L'Europe sortie de l'histoire ?



★★★★☆

JP Chevènement

Fayard, 340 p., 10 €.

L'auteur revient au fil des pages sur l'histoire du siècle passé. Même si comparaison n'est pas raison, il est éclairant, pour comprendre comment l'Europe a été progressivement sortie de l'Histoire, de rapprocher les deux mondialisations, la première, avant 1914, sous égide britannique, et la seconde, depuis 1945, sous égide américaine. Chacune posant la question de l'hégémonie sans laquelle on ne peut comprendre ni l'éclatement de la Première Guerre mondiale ni l'actuel basculement du monde de l'Amérique vers l'Asie. La brutale accélération du déclin de l'Europe ne tient pas seulement aux deux conflits mondiaux qu'a précipités un pangermanisme aveugle aux véritables intérêts de l'Allemagne. Elle résulte surtout de la diabolisation de ces nations nécessaire à des institutions européennes débilantes

qui ont permis leur progressive mise en tutelle par de nouveaux « hege-mon ».

Afin de ne pas être marginalisée dans la nouvelle bipolarité du monde qui s'esquisse entre la Chine et l'Amérique, l'Europe a besoin de retrouver confiance dans ses nations pour renouer avec la démocratie et redevenir ainsi actrice de son destin. Rien n'est plus actuel que le projet gaullien d'une « Europe européenne » au service du dialogue des cultures et de la paix, une Europe compatible avec la République, où la France et l'Allemagne pourront œuvrer de concert à construire l'avenir d'un ensemble allant de la Méditerranée à la Russie. Dans une « réconciliation » enfin purgée de ses ambiguïtés et de ses non-dits : celle de deux grands peuples capables de poursuivre ensemble leur Histoire.

L'évangile du sourire



★★★★☆

Guy Thomazeau

Salvator, 130 p., 14 €.

« Je laisse aux savants biblistes de rechercher les traces du sourire de Jésus, mais cela a aiguisé mon attention pour que, dans le ministère qui est le mien, je demande la grâce de ne pas passer à côté de ces occasions de sourire », et, quant il le faut, de faire preuve d'humour. Parce

que la mission est souvent grave, le danger existe de se prendre au sérieux. Savoir guetter les occasions de sourire vaccine contre cette tentation. Les quelques historiettes que l'ancien archevêque de Montpellier relate n'ont pas d'autres visées que de témoigner que la vie d'évêque, parfois mouvementée, ne détruit pas les joies simples de chaque jour. Sans le sourire aux mille nuances, est-il possible de porter la Bonne Nouvelle ? Sur les chemins de la mission que l'on ne choisie pas, une chose est sûre : le Seigneur permet de garder le goût de sourire. Un livre témoignage sur la joie.

Le goût de l'or



★★★★☆

Fabienne Alice

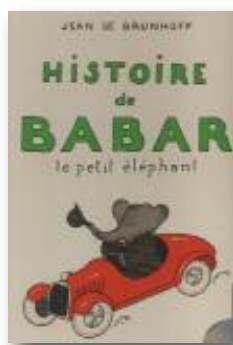
Mercurie de France, 120 p., 8 €.

Métal précieux, lumière et couleur, l'or est une divinité dont on ne se lasse pas. Apparenté au sacré, au pouvoir et à la gloire, il provoque le rêve et les fantasmes... Flamboyant, éblouissant ou éclatant, très tôt il engendra des conflits qui firent couler le sang. Christophe Colomb partant à la découverte de l'Amérique (1492) croit en l'existence d'un «Eldorado» miraculeux. Plus tard, ce seront les ruées vers l'or. Inaltérable, le métal symbolise l'immortalité, la connaissance et la sagesse. L'or est partout,

et notamment dans l'art. Il illumine les châteaux, tels Versailles, temple du Roi-Soleil, Topkapi à Istanbul, ou encore l'Alhambra de Grenade. Sans oublier la peinture, des primitifs italiens jusqu'aux splendeurs de la Renaissance vénitienne ou florentine !

Ce livre est un guide de voyage en compagnie de Pline l'Ancien, Honoré de Balzac, George Sand, Richard Wagner, Théophile Gautier, Huysmans, Marcel Proust, Blaise Cendrars, Michel Tournier, Philippe Le Guillou, Philippe Delerm, Dominique Fernandez, Michel Pastoureau et bien d'autres...

Histoire de Babar, le petit éléphant



★★★★☆

Jean de Brunhoff

Gallimard jeunesse, 52 p., 24 €.

Dans la forêt, un petit éléphant est né. Il s'appelle Babar. Sa maman le regarde grandir tendrement jusqu'au jour terrible où un chasseur la tue ! Babar se réfugie alors en ville où il est recueilli par une très gentille vieille dame. Pourtant, Babar a envie de revoir sa famille et sa forêt. Et un beau jour surgissent Arthur et Céleste. Toute le monde connaît Babar... mais se souvient-on de son enfance ?

A cet album s'ajoute un cd audio.

Le grand refoulement



★★★★☆

Nicolas Bouzou

Plon, 250 p., 15 €.

Alors que le débat public est aujourd'hui corrompu par le conformisme, la superstition voire le complotisme paranoïaque, l'auteur, économiste, appelle au retour de la méthode et de la raison dans l'élaboration de notre politique.

La France vit aujourd'hui dans la passion et a oublié la raison. Elle est devenue le seul pays où l'on refuse de nommer les problèmes avant de pouvoir commencer à les régler : dénoncer l'illettrisme chez les salariés, c'est les traiter d'incultes ; vouloir réformer l'indemnisation des chômeurs, c'est les faire passer pour des fainéants ; considérer le bac pour ce qu'il est, c'est-à-dire un gouffre financier inutile, c'est remettre en cause un rite... Et les Français sont responsables : ils élisent des dirigeants qui leur donnent ce qu'ils veulent entendre ! La droite utilise la peur, la gauche la jalousie.

L'essayiste voit se propager en France un nouvel obscurantisme fondé sur l'irrationalité et le fatalisme. Face aux jugements définitifs et au diktat de l'émotion, l'auteur porte haut l'étendard de la rationalité et de la modération.

Aujourd'hui, il faut faire un choix. Oui, on peut revenir au plein-emploi. Oui, on peut réformer l'école et l'université dans le sens de l'excellence. À condition de soigner « notre refoulement ». Rien ne nous empêche de le faire, sauf notre incapacité à penser notre avenir.

Si elle renoue avec sa véritable tradition qui est celle du débat rationnel, la France redeviendra le pays de la prospérité et du plaisir de vivre.

Les justiciers



★★★★☆

Bruno Fuligni

Perrin, 300 p., 22 €.

Corps démembrés, familles dévastées : des crimes d'une spectaculaire sauvagerie terrorisent le pays quand le jeune Antoine intègre l'École de police. Un vieux professeur de criminalistique va lui donner les clés du mystère à travers vingt histoires vraies, vingt crimes et enquêtes attestés historiquement, de l'Antiquité à nos jours, sur tous les continents. Une initiation au mal absolu.

Un démonologue, un patron de Scotland Yard, un roi blanc du Pacifique, un « Sherlock Holmes russe », un policier de la jungle malaise ou un greffier de la Morgue épris de poésie : tels sont les justiciers d'hier

qui viennent au secours du justicier d'aujourd'hui.

Avec ce texte d'une grande originalité et d'une grande précision, l'auteur navigue entre fiction et réalité historique pour raconter la force d'un certain esprit de justice et la constitution d'un véritable savoir policier à travers les siècles. Pour les amoureux des enquêtes policières et du polar.

Hugo Pratt la traversée du labyrinthe



★★★★☆

Jean-Claude Guilbert

Presse de la Renaissance, 480 p.,
21 €.

Voyage initiatique en cinq étapes qui correspondent aux cinq parcours secrets d'un labyrinthe intime, ce livre comble un vide. Car à l'instar de Corto Maltese, son personnage emblématique, Hugo Pratt est un mystère. Son univers -où s'entremêlent sources d'inspiration livresques et destins réels de perdants magnifiques, plongés dans des aventures improbables aux marges de la grande histoire-est si touffu, si codé, que ses nombreux fans ne cessent de s'interroger sur le dessein caché de tant de pistes à peine visibles. Chez Pratt, un épisode en apparence anodin nous entraîne souvent dans un tourbillon de poésie à l'imaginaire

si puissant qu'il n'est pas toujours aisé d'en sortir. C'est ainsi que la fascination opère chez cet auteur hors norme de la bande dessinée qui n'a cessé d'agir en démiurge. Ami très proche de Pratt, l'auteur nous convie ici à un périple dont la trame déborde les limites traditionnelles de la biographie. D'une originalité affirmée, libéré des conventions du genre, illustré de nombreux documents iconographiques, le présent ouvrage est à bien des égards le livre définitif consacré à l'un des génies les plus influents de la BD. Mélange de bribes de vie, d'aventures vraiment vécues et d'autres vécues tout aussi intensément mais dans un monde irréel, cet ouvrage renouvelle le genre biographique pour entrer de plain-pied dans l'évocation littéraire. Car le talent d'écrivain de Jean-Claude Guilbert est un élément essentiel de cet exercice d'admiration.

L'île d'Anothen



★★★★☆

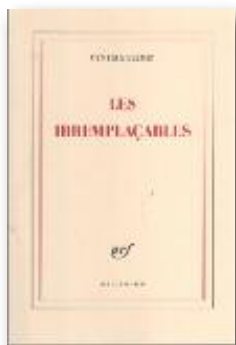
Christophe Hedevis

Ed de l'Emmanuel, 48 p., 15 €.

Eloi, jeune skipper, est chargé de convoyer un magnifique yacht de Camaret-sur-Mer aux Saintes, dans les Antilles françaises. Aspiré dans un maelström, il se réveille échoué sur une île inconnue..

Gal, un mystérieux aventurier, lui demande de l'aider à atteindre l'objet de sa quête. Eloi accepte et se trouve embarqué dans une chasse au trésor haletante, au cœur d'un monde étrange peuplé de créatures fabuleuses... Une bande dessinée chrétienne, pour adolescents.

Les irremplaçables



★★★★☆

Cynthia Fleury

Gallimard, 220 p., 17 €.

Nous ne sommes pas remplaçables. L'État de droit n'est rien sans l'irremplaçabilité des individus. L'individu, si décrié, s'est souvent vu défini comme le responsable de l'atomisation de la chose publique, comme le contempteur des valeurs et des principes de l'État de droit. Pourtant, la démocratie n'est rien sans le maintien des sujets libres, rien sans l'engagement des individus, sans leur détermination à protéger sa durabilité. Ce n'est pas la normalisation –ni les individus piégés par elle– qui protège la démocratie. La protéger, en avoir déjà le désir et l'exigence, suppose que la notion d'individuation –et non d'individualisme– soit réinvestie par les individus. «Avoir le *souci de l'État de droit*, comme l'on a le *souci de soi*», est un enjeu tout aussi philosophique que politique. Dans un

monde social où la passion pour le pouvoir prévaut comme s'il était l'autre nom du réel, le défi d'une consolidation démocratique nous invite à dépasser la religion continuée qu'il demeure.

L'auteur poursuit sa réflexion sur l'irremplaçabilité de l'individu dans la régulation démocratique. Au croisement de la psychanalyse et de la philosophie politique, ce texte intéressant, est plus que jamais nécessaire pour nous aider à penser les dysfonctionnements de la psyché individuelle et collective.

Je loue donc je vis



★★★★☆

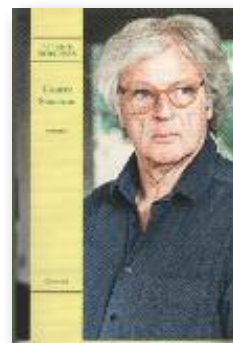
Alain Dumont

Ed de l'Emmanuel, 160 p., 16 €.

Mais qu'est-ce que la louange ? Pourquoi et comment louer Dieu ? A travers de nombreux témoignages, revus à la lumière de la Bible et des écrits des saints, l'auteur, prêtre, nous aide à faire de la louange un réflexe spirituel quotidien, enraciné dans une amitié et intimité profonde avec Jésus. Au fil des pages, la louange se révèle comme une arme puissante offerte par Dieu Lui-même pour nous faire traverser victorieusement les épreuves et goûter, jour après jour, les prémices de la Joie éternelle promise par Jésus. Car "il ne faut pas être joyeux pour louer, il

faut louer pour être joyeux !". La joie engendre la joie. Soyons toujours joyeux et prions sans cesse.

L'autre Simenon



★★★★☆

Patrick Roegiers

Grasset, 300 p., 19 €.

Frère cadet de Georges Simenon, Christian fut élevé à ses côtés par une mère bigote qui le chérissait et traitait son aîné d'incapable.

Proie idéale pour le rexisme, parti fondé en Belgique par Léon Degrelle, braillard intarissable, Christian s'égara dans la collaboration et participa activement à une effroyable tuerie.

De son côté, Georges menait la vie de château en Vendée. Livres à succès, femmes et films. Comment se défaire de ce frère encombrant qui allait salir sa réputation ? Christian, se sachant condamné à mort, s'engagea dans la Légion et disparut sans laisser de traces...

Portrait croisé de deux êtres au destin opposé, ce livre est un roman à double face, où la mise en lumière de l'un révèle la part d'ombre de l'autre. C'est aussi le portrait d'une époque. Un tableau de faits troublant, porté par une langue implacable, qui parle du passé pour mieux dire le présent.

Lequel suis-je ?



★★★★☆

Marlène Zarader

Les belles lettres, 140 p., 17 €.

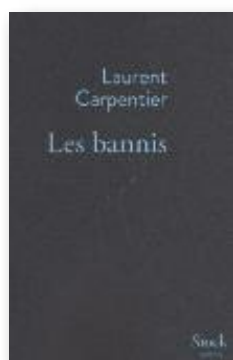
La philosophe aborde la question de l'identité plurielle à travers l'analyse d'œuvres littéraires et cinématographiques. Elle propose une réflexion sur le conflit existentiel de l'homme, écartelé entre les pulsions de vie et de mort propre à chaque individu, et sur les traces qu'il laisse dans l'identité profonde de chacun.

La question de l'identité passe aussi par ses paradoxes. Prenant pour support un certain nombre de fictions (Cortázar, Borges, Dostoïevski, Stevenson, Hitchcock), ainsi que quelques témoignages non fictionnels, ce livre tente de dégager le « motif » commun qui s'y joue, et d'interroger le lieu où il s'enracine.

L'hypothèse est que le clivage mis en lumière par les identités divisées traverse souterrainement toute identité –fût-ce en y étant surmonté. Et qu'il trouve son origine dans un conflit entre deux dimensions de l'existence : l'une qui nous porte vers la vie, l'autre qui nous en détourne et aspire à la mort. Cette structure « agonistique » de l'existence est le plus souvent méconnue. Elle peut pourtant être reconnue si l'on porte attention aux traces qu'elle

laisse. Or c'est dans le champ de l'identité que ces traces sont le plus parlantes; et ce sont les identités paradoxales qui les font le mieux entendre.

Les bannis



★★★★☆

Laurent Carpentier

Stock, 280 p., 18,50 €.

Inspirés de faits réels, le bannissement, l'excommunication, l'exil et l'exploitation des membres d'une famille dans le tumulte du XX^e siècle dans un texte qui oscille entre vie et mort, entre horreur et humour.

Par un récit sur cinq générations, l'auteur fait un "voyage aux origines", une réinvention des membres d'une famille où prolétariat et bourgeoisie, ouvriers, paysans et intellectuels, catholiques et juifs cohabitent, sur le fil rouge du communisme. Il donne voix aux exclus de la famille, du métier, des convictions politiques, de la région d'origine, cherchant par les fractures de ses anciens, à comprendre leurs caractères et à se comprendre lui-même.

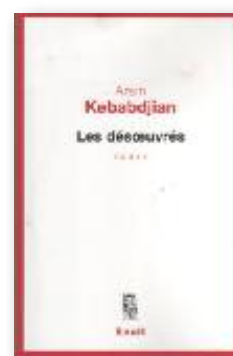
Il ouvre des tombes, il bouscule des ombres, difficile devoir de mémoire où l'émotion étreint en réimaginant les instants, les pensées, les paroles des disparus. Beaucoup de destinées frappées du sceau de l'errance, de l'abandon, du départ

nécessaire pour vivre ou survivre, en laissant derrière soi un passé de souvenirs. Chaque chapitre ressuscite un disparu en vision éphémère pour reconstituer peu à peu le puzzle familial où toutes ces vies de grand-père, grand-mère, père, mère, oncle, tante, frère, sœur, s'emboîtent et se répondent, toutes générations confondues.

Une histoire vraie racontée comme une fiction, celle d'une famille unique et surprenante.

L'écriture coule avec aisance, à la fois libre et spontanée dans la formulation, flirtant parfois avec la grandiloquence ou l'excès. L'auteur a mis l'accent sur le côté sombre de la famille et il ne ressort pas beaucoup de bonheur de cette grande photo sépia. Plutôt un fonctionnement familial où les sentiments ne peuvent s'exprimer, bridés, cachés, vécus comme une faiblesse. La vie est un combat et s'apparente à une lutte permanente.

Les désœuvrés



★★★★☆

Aram Kebedjian

Le Seuil, 510 p., 21 €.

L'action se déroule dans un pays imaginaire. Une révolution a eu lieu. Elle a provoqué un grand engouement pour la culture. On a construit une cité pour les artistes. Galeries

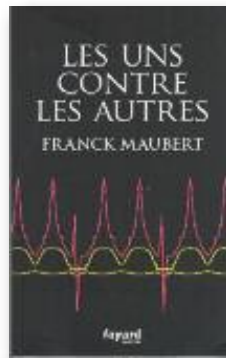
et musées se sont multipliés. La sainte religion de la culture triomphe dans la Cité. Les autorités ont construit, sur les quais de la Maleine, une résidence où les artistes travaillent sans soucis matériels. Mike Bromberg invente des moustiques-papillons, Amin Carmichael installe des routes qui ne mènent nulle part, Lucinda Hernández a conçu une machine à mauvais temps. Il y en a bien d'autres, déjà prestigieux ou prometteurs : ils répandent la bonne parole, accomplissent des miracles, élèvent les âmes.

Chaque chapitre porte le nom d'une œuvre. L'auteur les a toutes inventées, ainsi que les noms, les vies, les principes esthétiques de leurs créateurs. Tous ces artistes se connaissent : réseaux d'amitiés, d'admiration, de jalousie. Certains triomphent. D'autres passent de mode. Certains s'imposent : leur cote monte, les musées leur consacrent des expositions. D'autres sont victimes de leurs démons intérieurs, de leur trop grand succès ou de tortueux complots. Dans les vernissages se pressent galeristes, critiques d'art, collectionneurs et fonctionnaires de la culture.

Autour d'eux se pressent des galeristes, critiques d'art, collectionneurs et enfin des fonctionnaires de l'art, le ministre de la Culture en tête. L'auteur les traite de façon souvent féroce. Pourtant rien n'est forcé. Ce n'est pas (vraiment) une charge contre l'art moderne. C'est plus le monde de l'art contemporain qui est dévoilé dans tous ses aspects. Roman de pure fiction, cet ouvrage dévoile le monde de l'art contemporain avec une justesse, une perti-

nence, une vérité et une maestria littéraire impressionnantes.

Les uns contre les autres



★★★★☆

Franck Maubert

Fayard, 220 p., 17 €.

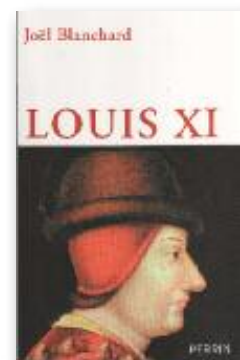
Chroniqueur sans attache, Moby mène une vie débridée et tente de se reconverter dans la télévision en cherchant à concilier l'inconciliable : le monde de la télévision et les artistes. Après un poste de journaliste dans un quotidien qui disparaît, Moby, 30 ans, a surtout envie de s'amuser. Cela tombe bien, nous sommes à l'orée des années 80 et Rodolphe, un copain, ouvre une nouvelle boîte de nuit parisienne. Ce sera les Lumières, alias les Bains Douches, un lieu vite mythique où se croise tout le gratin de la décennie.

Ferdyck, c'est son pseudonyme, publicitaire, lance une nouvelle émission avec l'aide de Moby, sur une chaîne privée naissante. Avec ses questions coup de poing, il se construit un personnage et veut faire de son nom un label. Christophe Mistral (autrement dit Christian Lacroix), couturier, coqueluche des magazines de mode, monte sa maison de haute couture et prépare sa première collection. Albertine, sa femme, noctambule avec Moby. Tout

comme Roda, poète et parolier de chansons à succès, qui refait le monde. Rodolphe, patron de la boîte de nuit en vogue, les Lumières, les réunit tous, les uns contre les autres.

Entre une virée à Arles, des nuits au champagne avec des mannequins, le journaliste découvre l'univers paillettes-people de la TV. Dans le chaos nocturne des années quatre-vingt, Paris les happe, Paris existe. Ils s'éprouvent inconsidérément. Combien de temps l'insouciance frénétique durera-t-elle ? Luttés d'influence, fric facile, pouvoir, cocaïne, mannequins, amours d'une nuit : un portrait sans complaisance des illusions d'une décennie.

Louis XI



★★★★☆

Joël Blanchard

Perrin, 400 p., 24 €.

Louis XI est le roi de France, et plus largement le souverain d'Europe, qui a le plus fortement marqué le Moyen Âge tardif. Au point que les travaux qui lui sont consacrés sont nombreux, mais tous, ou quasiment, se concentrent sur la manière dont il a été dépeint, loué ou condamné au fil des siècles plutôt que sur le contenu de son règne, de 1461 à 1483, et sa gouvernance. Le portrait brossé ici laisse de côté les stéréotypes usés, notamment l'image un peu

simple et sinistre de « l'universelle araignée », et tente de mettre en pleine lumière des pans essentiels du caractère du souverain et de sa politique : justice, religion, armée... Se découvre alors un roi omniprésent, à la fois ondoyant et intransigeant sur sa fonction, maître d'un pragmatisme érigé en doctrine, qu'il s'agisse de régler le conflit avec Charles le Téméraire ou d'apaiser ses grands vassaux et de courir après la "finance". S'il est coutumier de souligner la modernité de ceux dont nous écrivons l'histoire, rarement l'emploi de ce mot a été aussi justifié que dans le cas de Louis XI, parfois englué dans son temps, mais aussi visionnaire et en perpétuel mouvement. C'est à un grand roi que ce présent volume a voulu revenir, et aux vérités de son action et de son règne.

L'histoire extraordinaire de la famille Martin



★★★★☆

Stéphane Piat, ofm

Téqui, 230 p., 17 €.

Ce sont les sœurs de la «petite Thérèse» qui ont recommandé le Père franciscain Stéphane Piat pour rédiger la biographie de la famille Martin. Elles estimaient sa plume et se trouvaient en plein accord avec l'interprétation qu'il donnait de la pensée thérésienne. Premier historien

de cette famille, il passera donc des heures à interroger les filles Martin sur leurs parents, pour raconter comment ce foyer vivait le cœur de l'Évangile.

Ce récit aux allures de monographie retrace au fil des jours les mille événements qui ont jalonné l'existence de la famille Martin. Il permet d'en scruter les ressorts cachés, d'en saisir la profonde tendresse qui les liaient les uns aux autres. Des documents d'archives, d'une valeur inestimable, ont servi à dépeindre ce tableau exceptionnel d'une famille exemplaire. La spiritualité du couple Martin tient en trois principes : souveraineté de Dieu, confiance en sa Providence, abandon à sa volonté. Des principes accessibles à tous !

En France, en Amérique surtout, et spécialement au Canada, se multiplièrent les demandes d'ouverture d'une procédure de béatification pour ce couple. A l'occasion du Synode de la famille (2014-2015), la canonisation du couple a eu lieu.

Lumières du Moyen Age, Maïmonide



★★★★☆

Pierre Bouretz

Gallimard, 800 p., 34 €.

Les préjugés sont tenaces. Beaucoup aujourd'hui encore sont

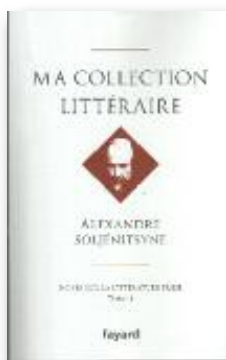
convaincus avec Hegel qu'entre l'aube dorée de la philosophie chez les Grecs et les Lumières du XVIII e siècle qui auraient assuré le triomphe de la raison sur la foi, le Moyen-âge n'aurait rien inventé, sinon transmis la savoir grec par le jeu des traductions en syriaque, puis en arabe. Or, le Moyen-âge a aussi été une période d'invention.

Maïmonide (Cordoue 1138- Fostat, en Egypte, 1204) y tient une place particulière. Loin de se contenter de répéter l'enseignement des Anciens, il montre une véritable créativité spéculative à la suite des philosophes arabes Fârâbi, Avicenne et Averroès : tous formulent l'existence du conflit, inconnu des Grecs, entre la Raison et la Loi (Foi). Ce conflit entre politique et théologie, est au centre de son œuvre, et particulièrement du *Guide des perplexes* destiné à celui qui "a étudié la philosophie et acquis des sciences véritables, mais qui, croyant aux choses de la Loi, est perplexe au sujet de leur sens". La "perplexité" est apparue "parmi les Grecs devenus chrétiens", lorsqu'advinrent "des rois qui protégeaient la religion". A une époque où la défense de la religion était synonyme de destruction de la philosophie, Maïmonide est celui qui est allé le plus loin dans le projet de "philosophie populaire" : "Nous nous efforçons de rapprocher la Torah de l'intelligible et, dans toute la mesure du possible, de mettre les choses dans un ordre naturel" ; "Redresser, expliquer, donner une préparation à ceux dont les connaissances sont limitées".

L'auteur, historien de la philosophie à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), avait

jusque-là pour objet les penseurs contemporains, principalement issus de la sphère germanophone du XX^e siècle. Il ose donc sortir de son domaine pour se confronter à ce dirigeant de la communauté juive de l'Égypte médiévale, réfugié d'Espagne, médecin réputé et codificateur de la Loi, dont certains écrits ont fait leur chemin jusque dans la liturgie, et dont la pensée a été fortement inspirée par la lecture... Derrière l'érudition qui imprègne cet ouvrage, il y a un geste fort. Un geste fait de centaines de pages et de notes exigeantes quoique toujours claires, qui constituent une magnifique introduction à une planète apparemment lointaine. L'auteur restitue une figure originale du philosophe, ni encore ancien ni déjà moderne, discret sur les questions litigieuses, mais décidé à faire entrer petit à petit un peu de philosophie sur la place publique, porteur d'un projet à la fois philosophique et politique de réforme graduelle des opinions communes.

Ma collection littéraire



★★★★☆

Alexandre Soljénitsyne

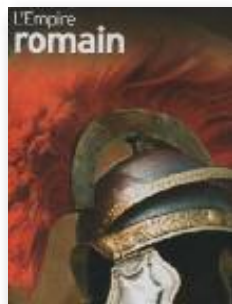
Fayard, 290 p., 22 €.

C'est après avoir terminé ses deux titanesques « cathédrales d'écriture », l'Archipel du Goulag d'une part, la Roue rouge d'autre part,

qu'Alexandre Soljénitsyne entreprend de lire ou de relire la littérature russe, celle du XIX^e siècle, comme celle du XX^e siècle. Cet ouvrage est ainsi, à l'état brut, le fonctionnement mental d'un grand écrivain défrichant le texte d'un autre. On trouve dans ce premier tome des lectures d'écrivains du grand siècle classique : Lermontov, Tchekhov, Alexeï Tolstoï, et d'autres du suivant : celui des années soviétiques (1920-1930) tels Andreï Biély, Mikhaïl Boulgakov, Iouri Tyniavov, Pantéleïmon Romanov, puis des années 1970 comme Iouri Naguibine, ou de la dissidence comme Guéorgui Vladimov.

Ce volume est tout sauf un essai de critique ou un cours de littérature, mais un texte où, tour à tour admiratif, rageur, emporté, un maître de l'écriture dévore ce qu'il lit et perce le mystère de l'écriture. Une découverte ou une redécouverte des écrivains russes.

L'empire romain



★★★★☆

Simon James

Gallimard jeunesse, 72 p., 13 €.

Comment était organisée l'armée romaine ? Quels étaient les loisirs des Romains ? Que mangeaient-ils ? Qui étaient leurs dieux ? Comment était organisée la société romaine ? Découvrez la vie quotidienne à Rome, capitale d'un puissant empire qui

domina le monde méditerranéen pendant cinq siècles. Voir les jeux du cirque et les courses de char, spectacles favoris des Romains. Découvrir l'équipement des légionnaires et l'organisation des légions. Comprendre l'organisation de la société romaine, à la ville comme à la campagne. Un livre beau et pédagogique pour les enfants entre 6 et 9 ans.

Libres !



★★★★☆

Matt Fradd

Ed l'Emmanuel, 190 p., 16 €.

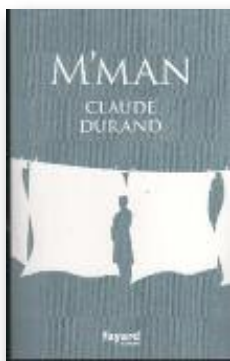
Aujourd'hui, la pornographie est à portée de main et de clic. Elle se présente comme une promesse de sexualité libérée et de plaisir accessible à tous. Son usage sur internet a explosé. Or, elle constitue un excitant extrêmement puissant qui suscite des formes attestées de dépendance. Beaucoup souffrent en secret d'une consommation qu'ils ne parviennent plus à maîtriser et qui perturbe leurs relations avec leurs proches (conjoint, enfants, amis). L'addiction à la pornographie touche pratiquement toutes les tranches d'âges et tous milieux socioculturels. De près ou de loin, nous sommes donc tous concernés par ce phénomène.

Voici les témoignages courageux et poignants d'hommes et de femmes qui sont parvenus à se libérer de la

pornographie. Un père de famille dont le mariage idéal à failli voler en éclat à cause de sa dépendance. Un couple qui a tout essayé pour combattre la souffrance et la honte du porno qui s'était immiscé chez eux. Une jeune responsable associative qui pensait que le porno était réservé aux hommes jusqu'à ce qu'elle se fasse piéger. Tous offrent un éclairage précieux et nécessaire sur les racines de cette souffrance et les moyens d'en sortir.

Ce livre est la preuve que la pornographie n'a pas le dernier mot sur notre liberté d'amour. A lire et à faire lire largement.

M'man



★★★★☆

Claude Durand

Fayard, 270 p., 18 €.

Jeanne, dite M'man, a épousé Gervais, garçon réservé, travailleur, peu prodigue de mots et de marques d'amour, qui, par sa carrière rectiligne, garantira à leur couple une sécurité de moins en moins étriquée.

M'man aura élevé trois enfants. Une fois les enfants grandis, Gervais retraité, M'man et lui se retrouvent dans un tête-à-tête qu'ils n'ont jamais connu et qu'ils ne savent trop comment occuper. Heureusement, quelques voyages organisés vont, pendant un temps, distraire une Jean-

ne ravie et son mari, moins épris de dépaysement. Bientôt l'âge fait son œuvre et Gervais va s'épuiser à tenir sa femme à bout de bras dans leur modeste maison de banlieue.

Ce récit en accéléré de près d'un siècle se lit comme l'humble épopée d'une de ces vies faites de détresses discrètes, d'envies réfrénées, d'élan contenus, de journées quasi immobiles mais pourtant bien remplies, celles aussi de deux êtres entre lesquels la parole est devenue un bruit de fond.

Composé de cent courts chapitres qui sont autant d'éclats d'un portrait en mosaïque de l'évolution de la société française des années 50 à 2000. La découverte de la mer, le premier brushing, la première télévision, mais aussi le laisser aller social sous couvert de libération et d'épanouissement (drogue et suicide) et la sécularisation galopante. Où l'on mesure que la nature humaine est la même, que la détresse sociale existe toujours mais que les repères moraux et sociaux ont disparus.

Magique aujourd'hui



★★★★☆

Isabelle Jarry

Gallimard, 330 p., 20 €.

Dans un futur proche, Tim est un jeune chercheur ; il entretient une relation fusionnelle avec Today,

son assistant androïde. Lorsque Tim est envoyé une semaine en cure de déconnexion dans une campagne isolée, sans réseau ni communications, le robot, livré à lui-même, va s'essayer à l'autonomie.

Tim fait l'expérience de la solitude et du sevrage. Plongé en pleine nature, il découvre le lien puissant qui l'unit à la terre, au ciel, aux animaux. Le jeune homme se dévoile au fil des situations tandis qu'on assiste (ça reste un roman ?) à la naissance d'une conscience et d'une personnalité originales : celles du robot.

Dans un texte où affleurent sans cesse l'humour et la poésie, l'auteur propose quelques visions de ce que pourrait être le monde de demain, ou plutôt de cet «aujourd'hui magique», que nous voudrions enchanté par la technologie. Un roman qui par le récit donne des réponses sans se poser les questions fondamentales (bien/mal, réel, justice, culture/nature...).

Le mariage et la famille dans l'Église catholique



★★★★☆

Collectif

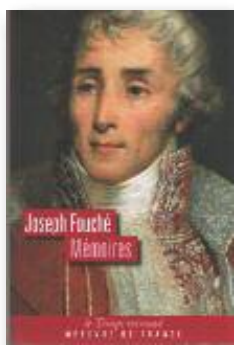
Artège, 210 p., 20€.

Séparation, divorce, mariage qui échoue... onze cardinaux du monde entier présentent des suggestions

pour la pastorale des familles catholiques.

Comme l'avaient fait l'an passé cinq de leurs confrères, ils abordent sereinement, mais sans langue de bois, les problèmes liés au sacrement de mariage, image sanctifiée de l'union du Christ avec l'Église son Épouse, l'importance de la famille catholique en tant qu'Église domestique et rappellent notamment l'enseignement sur l'accès des divorcés à l'eucharistie et le « mariage » des personnes de même sexe.

Les Mémoires



★★★★☆

Joseph Fouché

Mercur de France, 400 p., 20 €.

Joseph Fouché (1759-1820) appartient à la génération qui mit fin à la société ancienne et à la monarchie classique.

Député de la Convention, consul de Nevers et de Moulins, complice du coup d'État de Brumaire, il progressa dans la sphère du pouvoir jusqu'à devenir l'un des personnages les plus éminents de la société impériale. Il passe vite sur son passé de conventionnel, sur la répression à Lyon : ce qui l'intéresse, c'est le temps qu'il a passé « aux affaires » comme chef de la « haute police » et proche conseiller du maître.

Ministre de la Police générale redouté, il réforma cette dernière et mit en place un vaste réseau de renseignement, enrôlant des espions dans toutes les sphères de la société. « En elle-même, la police n'est qu'une puissance occulte, dont la force réside dans l'opinion qu'elle sait donner de sa force ; alors elle peut devenir l'un des plus grands ressorts de l'État ». Il est intéressant de regarder ce policier méthodique. Il lui faut des données et des rapports car il s'interdit de raisonner à l'aveuglette. Mais « sans argent, point de police » : pour pouvoir payer les informateurs (parmi lesquels il comptera Joséphine elle-même, ainsi que le secrétaire particulier de l'empereur), il taxe le jeu et la prostitution. Ses méthodes sont non pas tant cruelles qu'avant tout efficaces.

Pour Fouché, la révolution consiste à remplacer une aristocratie par une autre et, accessoirement, à modifier les valeurs de la société : « Quand on a le pouvoir, toute l'habileté consiste à maintenir le régime conservateur. Toute autre théorie à l'issue d'une révolution n'est que niaiserie ou hypocrisie impudente ; cette doctrine, on la trouve dans le fond du cœur de ceux mêmes qui n'osent l'avouer ». Les hommes de la révolution, dont il est, doivent donc avant tout veiller à conserver les charges et places qu'ils ont conquises.

Mais Napoléon a, tout en s'appuyant sur la république, ressuscité la légitimité du pouvoir monarchique : il a créé ainsi les conditions favorables au retour des Bourbons. Cette perspective ne pouvait pas convenir au régicide Fouché. Par ailleurs la

folie militaire de l'empereur compromettait la tranquillité de ceux qui, étant en place, voulaient jouir tranquillement de la richesse acquise. A partir de 1810, Fouché sera comme Talleyrand convaincu qu'il faut débarrasser la France de son tyran.

Relation d'une carrière hors du commun, témoignage inestimable sur la passion et la conservation du pouvoir, ces Mémoires donnent une passionnante leçon d'opportunisme politique.

Le métier de vivant



★★★★☆

François Saintonge

Grasset, 250 p., 18 €.

Durant leur scolarité à Stanislas, deux cousins de la grande bourgeoisie, Max et Léo, et un fils de famille aristocratique, Lothaire, forment un trio de "copains d'abord" soudé que la guerre de 1914 va séparer avant que la paix ne les réunisse.

Pied-bot désinvolte et érotomane pratiquant, Lothaire échappe à la conscription. Léo, pilote breveté, et homme de devoir, accomplit le sien. Max demeure embusqué à la Maison de la Presse où il officie aux côtés de Cocteau et de Giraudoux avant de partir combattre en 1917 sur le front d'Orient. Léo perd une jambe au combat, Max un œil, et les deux y gagnent une médaille. Démobilisé,

Max accompagne avec son habituelle nonchalance la révolution surréaliste et se fait marchand d'art. Une histoire d'amour passionnelle et énigmatique l'attache par intermittence, durant plus de vingt ans, jusqu'au dénouement à Londres durant le Blitz, à Dionée Bennet. Epouse d'un marchand de canons américain, cette jeune aventurière, devenue grand reporter, couvre tous les conflits des années vingt et trente de la guerre gréco-turque à celle du Maroc, d'Espagne et de Chine. Elle est le parfait sosie de Max en femme : sont-ils frère et sœur à leur insu ? Et pourquoi semble-t-elle ne pas s'étonner de leur confondante ressemblance ?

François Saintonge est le pseudonyme d'un auteur confirmé qui a souhaité, par convenance personnelle, donner à découvrir ses livres en demeurant dans la pénombre.

ses livres en demeurant dans la pénombre.

Le moment est venu de dire ce que j'ai vu



★★★★☆

Philippe de Villiers

Albin Michel, 340 p., 22 €.

«J'ai été un homme politique. Je ne le suis plus. Ma parole est libre. Je suis entré en politique par effraction. Et j'en suis sorti avec le dégoût.»

Fondateur du Puy du fou, a été un homme politique de premier plan, ministre, un des « trois mousquetaires » du « non » à Maastricht en 1992, avec Charles Pasqua et Philippe Séguin, ami de Soljenitsyne, député, député européen et candidat à la présidentielle en 1995 et en 2007. Il a connu tous les hommes qui, depuis Mitterrand, ont dirigé la France, de Giscard à Hollande, en passant par Chirac, Sarkozy, Fillon, Juppé, etc. Ce livre est d'abord une galerie de portraits, écrits à la pointe sèche. Jacques Chirac, Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand en font les frais, croqués sans complaisance. Les scènes où ils apparaissent sont savoureuses, parfois effrayantes, comme celle où le narrateur s'aperçoit que l'homme politique avec qui il débat – rudement – du traité d'Amsterdam... ne l'a jamais lu et s'en moque bien. Charles Pasqua et Daniel Cohn-Bendit s'en sortent mieux, l'auteur a une relative sympathie pour eux.

Il a côtoyé aussi les arcanes de Bruxelles. « Le désastre ne peut plus être maquillé (...). Partout monte, chez les Français, le sentiment de dépossession. Nous sommes entrés dans le temps où l'imposture n'a plus ni ressource ni réserve. La classe politique va connaître le chaos (...). Il n'y a plus ni précaution à prendre ni personne à ménager. Il faut que les Français sachent. En conscience, j'ai jugé que le moment était venu de dire ce que j'ai vu ».

D'aucuns trouveront ce livre un peu sombre, parfois amer, aimant gratter là où ça fait mal. On sent chez l'ancien homme politique une certaine tristesse, voire de la révolte,

celle de l'amoureux déçu, devant l'état de son pays. Mais le récit qu'il fait de ses rencontres vaut le détour. L'auteur raconte les moments qu'il passait avec la maréchale de Lattre, évoquant son mari. Il relate son dialogue avec Hélié de Saint Marc, intransigeable sur les drames de la décolonisation, qu'il vécut dans sa chair.

Il raconte surtout sa rencontre avec Soljenitsyne – à qui la France en 1974 refusa l'asile politique –, qui vint en Vendée en 1993 pour inaugurer le Mémorial de Vendée, aux Lucs-sur-Boulogne.

Un témoignage sur 30 ans de politique française, l'ancien député révèle des histoires de corruption, l'ambiguïté des relations entre puissances occidentales et dictatures islamiques ou encore le déclin des élites. Un livre décapant plus que jamais d'actualité !

La morale chrétienne carcan ou libération ?



★★★★☆

Pascal Jacob

DDB, 190 p., 17 €.

Dire que le discours moral de l'Église est mal reçu est un euphémisme. Il est en vérité hérétique. Critiqué par ceux qui l'ignorent comme par ceux qui devraient le connaître, parfois déformé et rare-

ment défendu, il n'esquive pas le débat rationnel. Mais qui se soucie de raison tandis que partout et sans partage règne l'émotion ?

Peu osent s'écarter du dogme selon lequel l'individu ne doit avoir que deux maîtres : le désir tout-puissant, créateur d'un univers virtuel et éphémère, et l'hygiène, ultime étalon du rapport à autrui. Peu résistent aux sirènes du relativisme ambiant, même parmi d'éminents moralistes chrétiens persuadés du fait même d'avoir eu «raison trop tôt» dans une Église trop «frileuse». Il se pourrait pourtant que la critique philosophique découvre dans la réflexion morale chrétienne une vraie sagesse, qui n'est pas la veuve du temps qui passe, dont l'ambition est seulement de raviver la flamme fragile de notre conscience morale.

Entre un discours jugé parfois trop moralisateur et la tentation d'épouser le relativisme moral ambiant, les chrétiens ont du mal à défendre les positions de l'Église en matière morale. Peu informés, rarement formés, ils croisent aussi sur leur chemin des théologiens nourris à des traditions philosophiques étrangères au catholicisme qui sèment le doute.

Pourquoi tant de théologiens contestent-ils le magistère ? À quelles philosophies se réfèrent-ils ? Le philosophe, lorsqu'il est catholique, peut apporter un éclairage : oui, en effet, certaines philosophies ne permettent pas de rendre compte du réalisme de la foi.

L'auteur ne se limite pas pour autant à une critique d'une certaine théologie contemporaine, il expose avec pédagogie la rationalité de la pensée chrétienne ainsi que les po-

sitions de l'Église, en particulier sur des questions controversées.

La mort de Louis XIV



★★★★☆

Joël Cornette

Gallimard, 380 p., 21 €.

1^{er} septembre 1715 : cette journée fut la seule dont la maîtrise aura échappé au Grand Roi, lui qui se voulait l'ordonnateur tout-puissant de son royaume. Interroger la portée de la mort de Louis XIV conduit à reconsidérer ce très long règne à l'aune du projet politique que ce prince avait lui-même conçu. Ce livre donne à comprendre ce qui s'éteint avec le Roi-Soleil et ce qui va perdurer de son œuvre.

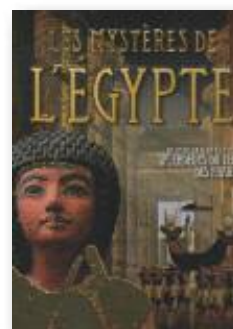
Qu'est-ce qui fait la singulière grandeur du siècle de Louis XIV ? La gloire, le roi de guerre, l'«État machine», la fabrique d'une culture royale ? Ce souverain a élevé le prestige de la monarchie française au sommet de son rayonnement. Il a achevé d'installer l'appareil administratif de l'Ancien Régime en l'inscrivant dans le patrimoine génétique de nos institutions. Il a érigé les «mystères de l'État» en méthode de gouvernement et fait pénétrer l'éclat de sa figure sacrée jusque dans la plus humble chaumière.

Ce fut une ambition démesurée que les épreuves finiront par dérégler.

Quel contraste entre le jeune monarque, ardent réformateur des «années Colbert», qui imprime sa marque à toutes les formes de création dans l'effervescence d'un Versailles baroque et festif, et le vieux roi éprouvé par des guerres interminables, cabré dans la dévotion en pourchassant les ennemis de la foi !

La mort de Louis XIV clôt un chapitre de l'histoire de la royauté et en ouvre un autre : à l'aube du siècle des Lumières, c'est la «manière» de ce monarque, c'est aussi une certaine conception de l'autorité, qui meurent avec lui.

Les mystères de l'Égypte



★★★★☆

S. Caldwell

Gallimard, 80 p., 20 €.

En remontant le Nil, artère vitale du royaume, ce voyage permet de découvrir avec émerveillement, au bord de ce grand fleuve, les temples et les villes dans toute leur splendeur originelle. La vie quotidienne, les dieux et leur mythologie, le passage de la mort, l'organisation du pays et les grands pharaons, qui ont marqué son histoire: tous ces aspects passionnants et quelquefois bien mystérieux, nous sont racontés au fil d'une navigation passionnante !

De somptueuses illustrations 3D permettent de se plonger dans l'at-

mosphère de l'époque des anciens Égyptiens. Un livre beau et complet à partir de 9 ans.

Une odeur de gingembre



★★★★☆

Oswald Wynd

La table ronde, 430 p., 14 €.

En 1903, Mary Mackenzie embarque pour la Chine où elle doit épouser Richard Collingsworth, l'attaché militaire britannique auquel elle a été promise. Fascinée par la vie de Pékin au lendemain de la Révolte des Boxers, Mary affiche une curiosité d'esprit rapidement désapprouvée par la communauté des Européens. Une liaison avec un officier japonais dont elle attend un enfant la mettra définitivement au ban de la société. Rejetée par son mari, Mary fuira au Japon dans des conditions dramatiques. À travers son journal intime, entrecoupé des lettres qu'elle adresse à sa mère restée au pays ou à sa meilleure amie, l'on découvre le passionnant récit de sa survie dans une culture totalement étrangère, à laquelle elle réussira à s'intégrer grâce à son courage et à son intelligence. Par la richesse psychologique de son héroïne, l'originalité profonde de son intrigue, sa facture moderne et très maîtrisée, un roman très agréable à lire.

Un papa de sang



★★★★☆

Jean Hatzfeld

Gallimard, 270 p., 19 €.

L'auteur revient sur les collines de Nyamata, au bord de ses marais, vingt ans après le génocide rwandais. Il donne la parole ici non plus aux tueurs et aux rescapés dont les récits peuplaient ses précédents livres, mais à leurs enfants. Ils n'ont pas connu les machettes, mais ont grandi dans leur souvenir. Ils s'appellent Idelphonse, Fabiola, Immaculée, Fabrice, sont lycéens, couturiers ou agriculteurs. Ils partagent le génocide en héritage mais pas du tout la même histoire familiale. Dans ces familles décimées, certains ont grandi dans le silence et le mensonge, ont affronté les crachats sur le chemin de l'école, d'autres ont été confrontés aux troubles de comportement de leurs parents, à la houe sur une parcelle aride dès l'adolescence. Ils dansent ensemble, fréquentent les mêmes cafés internet mais ne parviennent jamais à parler des fantômes qui ont hanté leur enfance. Leurs récits à la première personne, au phrasé et au vocabulaire métaphorique si particuliers, se mêlent aux chroniques de la vie de tous les jours sur les parcelles ou dans la grande rue.

Pirates



★★★★☆

Fabrice Eloi

Gallimard, 300 p., 18 €.

Tony Palacio, forain, trompettiste de jazz, quitte la loterie familiale et monte à Marseille. Entre survie et petits trafics, il y rencontre Max Opale, un ancien militaire devenu expert en balistique. Tour à tour ami, mentor et rival, Max Opale initie Tony à la violence dans une enquête liée aux pirates de Somalie. Et avec Awa, femme d'Opale et soprano sud-africaine, Tony Palacio vivra un singulier duo... Plus encore : Awa lui apprendra que tous les mondes ne se valent pas.

Au-delà du destin tragique de Tony, homme libre, ce livre dessine un portrait de Marseille, ville splendide, tendre et brisée, et des infortunés d'ici et d'ailleurs. C'est aussi le récit d'un mystère africain, et des conflits contemporains, aux guerres fragmentées qui prospèrent sur l'oubli et le mensonge. Un roman aussi qui questionne les idéaux actuels, et sur les liens qui unissent musique, poésie et politique.

